

duction, par des traducteurs qualifiés, est d'une qualité excellente. Un certain nombre de sondages le montre clairement. Comme les volumes précédents celui-ci n'est pas simplement une traduction. Grâce aux introductions et explications, à peu près 250 pages, ce volume est devenu un livre d'érudition. À côté d'un texte latin il peut rendre grand service aux historiens et théologiens. Les introductions ont été consacrées à l'origine de ces ouvrages dans le cadre historique et à l'histoire de la transmission des textes. Les explications concernent plutôt les aspects théologiques aussi bien dans l'ensemble doctrinale de Saint-Augustin que dans le cadre du développement antérieur. Dans les deux cas l'auteur se réfère et renvoie à la littérature spécialisée presque complète. Il souligne à juste titre que le point de départ de Saint-Augustin est la situation historique-concrète et non spéculatif-abstraite. Ainsi dès le début certains concepts, par exemple *peccatum*, *natura* etc. obtiennent une signification plus ou moins différente de celle qu'ils ont plus tard dans la théologie scolastique. La signification était encore tout près du langage quotidienne que l'ancien professeur de rhétorique Augustin connaissait si bien. Ils ont reçu cette spécification théologique seulement au cours d'un long développement. À cause du fait que le latin n'était plus une langue vraiment vivante, on n'était plus conscient du sens original des mots. Le terme *venialis* n'aurait-il pas dû être traité de la même façon ?

E. HENDRIKX O.S.A.

Johannes GAVIGAN OSA, *The Austro-Hungarian Province of the Augustinian Friars, 1646-1820*. Vol. I. *Founding, External Development, and Superiors, 1646-1683*. Vol. II. *Development, Studies, Baroque Brilliance, 1646-1725*. Vol. III. *State Absolutism and Disappearance of the Province, 1725-1820*. (Studia Augustiniana Historica 1, 3, 4). Roma, *Analecta Augustiniana*, 1975-1977; xv-150 pp., xiv-343 pp., xviii-496 pp. + 2 pl.

L'A. nous fait connaître dans la préface du premier tome qu'il s'est proposé de raconter l'histoire des augustins chaussés en Autriche. À vrai dire ceux-ci ne vécurent pas en parfaite intelligence avec leurs confrères déchaux, qui s'y établirent en 1630, c.-à-d. trois cents ans après les premiers. Quand le territoire germanique de l'Ordre de Saint Augustin fut divisé vers 1299, l'Autriche devint un district de la province bavaroise. Vu que les augustins s'opposèrent fortement au luthéranisme naissant, les villes protestantes confisquèrent leurs couvents. Une situation semblable eut lieu dans d'autres districts de la dite province. Seulement Vienne resta en 1550; Baden fut regagné en 1584. Pendant ce même temps la province hongroise fut

supprimée. De là on sentit la nécessité de créer cette fois une province autrichienne. Au début l'Autriche et la Bohême formèrent une seule province (1604-1636/37). La préparation prit encore du temps avant que la province austro-hongroise, jusqu'ici un vicariat, ne fût reconnue officiellement en 1646. A ce moment la nouvelle province compta quatre prieurés, qui représentèrent environ cinquante membres. Du temps de la Grande Guerre Turque (1683) il y eurent déjà douze cloîtres, hébergeant plus de cent frères. Quelques monastères sont plus près étudiés au point de vue administrative : de toute évidence l'A. appelle la plus grande attention sur Vienne ; puis suivent Baden, Korneuburg, Lockenhaus, Gratz, Fürstenfeld et Lubiana.

Dans le deuxième tome l'A. décrit la vie intérieure de la province, d'abord toujours durant la période de 1646 à 1683 : e.a. l'acroissement et la distribution des membres ; le rôle considérable de quelques confrères non-autrichiens ; la discipline ; la correction des délinquants ; les visitations ; le noviciat (les novices durent le remplir dans plusieurs couvents par suite de l'état pauvre de la province) ; la pauvreté religieuse ; les tâches paroissiales des prieurés à Lockenhaus, Bruck an der Leitha, Fürstenfeld, Korneuburg et Vienne ; les confréries ; l'administration provinciale gouvernée des fois par des étrangers. L'A. étudie amplement l'organisation de l'enseignement au XVIII^e siècle comparée au niveau des études dans d'autres provinces plus florissantes ; le fait que les augustins changèrent fréquemment de maison d'études fit tort à la plausibilité du système ; aussi il parle des *doctores*, *magistri* et *regentes* (avant 1673 uniquement des étrangers). Ensuite les derniers chapitres racontent l'histoire des années 1683-1725. Après la destruction turque de 1683 les maisons de Vienne et de Baden furent rebâties. L'A. prête attention au développement du prieuré à Graz et des monastères slaves. Il souligne l'importance de Lockenhaus pour la Hongrie. D'ailleurs dans cette partie de la province quelques nouvelles 'résidences' (surtout Budapest et Pécs) furent fondées. À nouveau il examine à fond l'administration des recteurs provinciaux et l'intelligentzia augustinienne.

Enfin, l'A. continue à étudier la vie intellectuelle (par exemple la *Societas litteraria augustiniana*) ainsi que la vie conventuelle par rapport aux mesures que les rois despotiques Marie-Thérèse et son fils Joseph II ont prises contre celle-ci. À la veille du règne de l'impératrice il y eut deux cent quatre-vingt-dix membres en Autriche. À la fin du gouvernement de Joseph II (1790) l'Ordre de Saint Augustin n'y compta que cinquante frères répartis sur quelques monastères. Au contraire le couvent de Lockenhaus seul logea déjà soixante-quinze hommes. En tous cas la force numérique des prieurés ne fut pas suffisante pour garantir la charge d'âmes. Le josphinisme survécut à son fondateur malgré la suppression de beaucoup de restrictions. À l'époque napoléonienne une invitation aux frères de poursuivre leur vie monastique à Lockenhaus en Hongrie ne fut très opportune. Les deux cloîtres restants, Vienne et Baden, furent supprimés en

1816. Du même coup la province austro-hongroise prit fin. Les augustins de Lockenhaus s'efforcèrent vainement de prolonger son existence (1820). L'A. finit son œuvre remarquable en donnant une liste des *expositi*: ce sont les augustins qui se sont faits curés diocésains en conséquence du josphinisme.

F. HENDRICKX

Berndt HAMM, *Promissio, pactum, ordinatio. Freiheit und Selbstbindung Gottes in der scholastischen Gnadenlehre* (Beiträge zur historischen Theologie, 54). Tübingen, J. C. B. Mohr, 1977, xvi-527 S., DM 86.

B. Hamm presented this work in 1974 as a dissertation. The author was born in 1945, and is now working in Tübingen on the preparation of a critical edition of Johannes van Paltz' *Supplementum Coelifodinae*. It is his intention to show a tradition in the doctrine of grace and merit, beginning from Augustine and passing through the early-, high- and late-Scholastic periods to Luther. The point of departure of this tradition is not an ontological one based on God's unchangeable essence, but a personalistic one. The expression, « God's free pledging of himself » or « God who voluntarily obliges himself », is not a contradiction. It concerns God's relationship to the world; creation itself is already a divine choice, and the continuing creation a continuation of God's choosing. In the spacious field of his *potentia absoluta* God makes a choice, the *potentia ordinata*, which he himself is prepared to stand by. This latter order (*potentia ordinata*) is not deducible a priori, but can be seen principally in the message and promises (*promissio*) of God. The dialectic *potentia Dei absoluta-potentia Dei ordinata* is not the monopoly of late medieval Nominalism, even though this movement did indeed use it a great deal.

In this review we will concentrate especially on the position of Augustine (pp. 8-18, 491-495). According to Hamm Augustine succeeded in preserving the unity between God's transcendence (sovereignty) and his being in debt to men by means of the concepts *promissio* and *gratia*. God is *debitor* not because men have anything to offer him, but because God himself has freely made men a promise. And, being essentially unchangeable, what God promises he has to do. In this way Augustine expresses the incontrovertible certainty of future salvation. Just as God is not a debtor, so it is not the work of men he crowns through grace, but his own work begun by him in men. God is first gracious, and this grace given obliges his goodness to complete the work he has begun. God's being in debt, however, lasts only as long as man does not fall away or become unfaithful. In this way the *gratia*-argument is an unfolding of the *promissio*-argument, and Augustine succeeds in integrating God's pledging of himself in his transcendence. They are not rivals. In grace promise